

La caractéristique de ce système, à sa plus belle époque, c'était de mettre en présence deux partis, ou plutôt deux équipes qui se succédaient tour à tour au pouvoir. L'une contrôlait l'autre et la remplaçait après l'avoir contrôlée. Whigs et tories se recrutèrent dans le même monde, dans la même élite, avec de programmes souvent interchangeables, où les idées, les intérêts, les courants d'opinion n'avaient qu'une faible part. Ce parlementarisme était oligarchique. Dans un roman historico-politique de Disraëli, un vieux lord dit à son fils : "Vous devez voter avec votre famille, Monsieur, et non pas selon vos convictions, comme un aventurier."

L'extension progressive du droit de suffrage a changé tout cela. Pendant la seconde partie du XIX^e siècle, le système des deux partis a essayé de s'adapter aux mœurs démocratiques. Le prestige des souvenirs, l'habitude, quelques circonstances favorables lui avaient donné l'illusion de se survivre à lui-même. La question d'Irlande avait permis au torisme de se rallier. Avec la coalition de M. Lloyd George, c'est un "unionisme" nouveau qui se forme. Mais en face de la coalition, il y aura des groupes. Le libéralisme classique aura subi l'éviction commencée depuis plusieurs années non seulement en Angleterre mais dans le monde entier. Un fort parti travailliste introduira aux Communes la politique de classe. L'Irlande aura envoyé des dissidents intraitables, de purs négateurs du "Royaume-Uni". Il y aura donc, selon toutes les apparences, un fort parti de gouvernement qui s'imposera (pour combien de temps?) à une opposition fragmentée. Par le suffrage universel, le Parlement britannique se moulera à l'image du Parlement français. La vieille mécanique, celle qui donnait si grande allure au régime anglais, aura vécu.

Le meilleur critique qu'aient trouvé les institutions de nos voisins, Emile Boutmy, avait pressenti ces effets d'une transfusion de la démocratie dans l'habillage vénérable d'un personnel dirigeant soigneusement sélectionné. Il semble bien que nous touchions au terme de transformations qui remontent à la première réforme électorale et qui s'achèvent, au bout de près d'un siècle, par l'inscription sur les listes de vingt millions d'électeurs.

Après avoir montré ce qui faisait l'équilibre et la santé du parlementarisme anglais, tel qu'il était pratiqué jadis par une oligarchie; après avoir dit les raisons pour lesquelles le renversement des ministères par la Chambre des Communes était la règle bienfaisante du jeu des deux partis, Emile Boutmy écrivait il y a vingt ans :

Il est permis de douter que, dans une Chambre largement représentative de toute la variété changeante des opinions et des intérêts, une combinaison aussi complexe qu'un cabinet, eût pu être de longue main ménagée... Chaque fois, les rênes du char seraient probablement tombées à terre, et le pays aurait dû se passer pour

un temps d'être gouverné, jusqu'à ce qu'un groupe formé hâtivement, *au hasard ou de guerre lasse*, montât au siège et imitât avec effort la figure et l'attitude d'un gouvernement véritable. Ainsi, l'une des maximes fondamentales du régime, à savoir que tout ministère mis en minorité se retire, *n'aurait pu engendrer que le désordre et l'anarchie.*"

Telle était la vieille doctrine : Elle était peut-être un peu pessimiste. A l'heure qu'il est, le triomphe de la Coalition annonce à l'Angleterre autre chose qu'une anarchie inféconde et brutale. Ce triomphe sera surtout celui de l'esprit national anglais, qui pourtant ne se manifestera plus dans les mêmes conditions qu'autrefois. Jamais l'Empire britannique n'aura été si grand qu'après cette guerre, et aussi profondément transformé. De cette singulière antithèse, il jaillira à l'intérieur et à l'extérieur bien de l'inconnu.

J. B.

Les élections britanniques

Même avant de connaître le résultat final des élections, Pertinax, de l'Echo de Paris, écrivait au lendemain du premier résultat du 4 décembre, après avoir signalé l'extension du droit de vote qui a plus que doublé le nombre des électeurs :

Le changement moral est aussi grand que le changement matériel. La guerre de quatre années qui a secoué le Royaume-Uni jusque dans ses fondements n'a rien laissé subsister des vieux cadres politiques : programmes et partis se sont refondus. L'ancienne Chambre, dissoute il y a quelques jours, après une existence de plus de huit années,—pareille longévité parlementaire ne s'est pas vue depuis Cromwell,—comprenait : 282 conservateurs-unionistes, 261 libéraux, 43 travaillistes, 78 Irlandais constitutionnels, 6 Irlandais révolutionnaires. Jugeant les hommes à la mesure de ce qu'ils ont dit, écrit et fait pendant la guerre, on ne distingue plus aujourd'hui que trois groupes. Ceux qui ont tout subordonné à la victoire, aux exigences de la situation militaire : c'est-à-dire l'ensemble des conservateurs, une bonne partie des libéraux et des travaillistes. Ceux qui ont sans cesse marchandé avec la victoire, au nom de leurs vieux intérêts et de leurs vieilles idées de parti : les libéraux de M. Asquith, les travaillistes de M. Henderson. Ceux auxquels il n'a pas tenu que l'empire ne succombât dans la lutte : les humanitaires et socialistes du type de M. Ramsay, les Bolchevistes du genre de M. John Maglean, le "consul maximaliste" de Glasgow ; les Irlandais révolutionnaires, que représente entre autres M. de Valera.

Pour travailler à la paix, pour la conclure d'abord, pour l'asseoir sur de solides bases économiques et sociales ensuite, M. Lloyd George n'a voulu faire appel qu'à ceux dont, aux mauvais jours, la droiture et la force d'âme ne furent jamais en défaut. L'ère